

Septembre 1963

LES femmes dans l'Eglise

Il n'est peut-être pas inutile pour commencer de faire remarquer que ce qui s'écrit à ce sujet - du moins en français - se trouve le plus souvent sous le titre La femme dans l'Eglise. Or, "la femme" est un concept abstrait, qui se prête à des généralisations faciles et qui risque fort de s'identifier avec le "féminin" - celui-ci étant défini, d'ailleurs, selon une conception (plutôt masculine) liée à une civilisation et à une histoire données et même à un état particulier de la culture. "La femme", si elle n'est pas tout simplement "le féminin" ou "la féminité", sera peut-être encore un "symbole" - qui nous apprendra des choses très belles sur les vérités éternelles, mais très vagues sur les réalités quotidiennes -, ou bien un "problème" (il est heureusement de plus en plus rare de la voir assimiler à un simple danger moral!). Il est peut-être symptomatique que les moines de Solasmes, publiant dans la série de leurs recueils de textes pontificaux un volume (très bien fait) consacré entièrement aux enseignements destinés plus spécifiquement aux femmes, aient intitulé ce volume "Le problème féminin".

D'hommes et de femmes

Comme point de départ des études à entreprendre et d'un certain "aggiornamento" (pour employer le terme conciliaire) qu'on voudrait voir amorcer dans le cadre de la mise au point actuelle de la vie ecclésiale, je me permets donc de suggérer la constatation très simple qu'il n'existe pas une "Eglise" tout court avec, à côté, un problème de "la femme" - mais bien une Eglise d'hommes et de femmes: une Eglise qui, comme société humaine, et dans la mesure où elle est une société humaine, ne peut se développer normalement sans l'intégration et l'équilibre des apports respectifs des hommes et des femmes qui la composent. Si l'on n'objecte qu'au plan où se place et se développe la vie de l'Eglise comme société d'origine divine et Corps mystique du Christ, il n'y a "ni homme ni femme" (Gal. 3,28), je ne permettrai de demander, pour toute réponse, pourquoi, dans cette société asexuée, seuls les êtres humains de sexe masculin peuvent être appelés, comme prêtres, à une participation plénière au sacerdoce du Christ!

La première des recherches à entreprendre - première dans la hiérarchie des valeurs sinon dans l'ordre chronologique - est donc d'ordre proprement théologique. Je relève à ce propos dans une étude de Mgr C. Philips un aveu qui me donne de l'espoir. Il s'agit d'une étude, toujours sur "La femme dans l'Eglise", intégrée dans son livre "Pour un christianisme adulte" (Casterman 1962), étude qui

présente un tour d'horizon rapide, mais très nuancé, des différents aspects du problème - bibliques, historiques, psychologiques, pratiques... - et qui aboutit à la constatation: "Avec tout cela, la théologie de la condition féminine est un chapitre à peine amorcé. Le problème doit se creuser...". Je trouve également un motif d'espérer dans une étude du P. Karl Rahner sur l'autre côté du diptyque, "L'homme dans l'Eglise", publiée dans la revue "L'anneau d'or" (mars-avril 1963). Il est vrai que le P. Rahner met en garde contre le danger "de réveiller, même sous le couvert de la théologie, l'éternelle opposition des sexes", et qu'il insiste sur l'égalité absolue des sexes devant Dieu. Il poursuit, cependant: "Et pourtant, devant Dieu, on est sexué. En effet, devant lui plus que devant n'importe qui ou n'importe quoi, on est présent tout entier, soi et pas un autre, avec tout ce qu'on est et tout ce qu'on a. Or, Dieu a créé l'être humain homme et femme". Plus loin, en vue d'une "vraie théologie" de l'"élément masculin dans l'Eglise", il suggère encore des pistes de recherche: "On devrait se demander d'abord pourquoi le message chrétien donne à Dieu le nom de Père (et non de mère)... pourquoi le Verbe éternel du Père s'est fait homme plutôt que femme... pourquoi l'homme seul peut devenir prêtre et détenir dans l'Eglise la fonction de gouvernement...". La convergence de ces préoccupations du masculin et du féminin dans l'Eglise, nous donnera-t-elle - enfin - une théologie des sexes?

Déjà en physiologie et sociologie

Que cette lueur d'espoir devienne une grande lumière dépend en grande partie, me semble-t-il, de la façon dont on procédera dans d'autres disciplines qui doivent préparer le terrain pour la théologie - surtout la psychologie et la sociologie.

Je trouve intéressante à cet égard une tentative comme celle que présente le volume "Conscience de la féminité", publié en 1954 aux Editions familiales de France - intéressante, mais nécessairement limitée. Limitée parce qu'il s'agit d'un ouvrage écrit entièrement par des femmes et d'une étude faite dans un contexte entièrement français: intéressante parce qu'il s'agit d'un travail d'ensemble abordant des secteurs multiples: physiologie, psychologie, vie religieuse, intellectuelle et culturelle, mariage et célibat, responsabilités économiques, civiques et politiques, milieux de vie..., mais aussi et surtout parce qu'on a voulu y aborder, à la lumière des vérités chrétiennes de toujours, les réalités humaines telles que nous les voyons - ou entrevoyons - dans une période de transition, à un moment où la participation des femmes à la "vie" actuelle de l'humanité va peut-être faire faire à celle-ci un nouveau pas en avant dans son évolution multimillénaire. La "société de demain" qu'appelle la psychologue Maryse Choisy est précisément "une société ... où la psychologie féminine sera représentée au même degré que la psychologie masculine. Il ne s'agit ni de

patriarcat ni de matriarcat, mais d'une société fondée sur le couple, d'une société féconde et créatrice" (p. 47). C'est seulement dans une telle société, toujours selon le même auteur, que la femme pourra "se réaliser". On aimerait ajouter que l'homme, lui aussi, a besoin d'une société de ce genre pour se réaliser pleinement selon le plan de Dieu.

Axiomes du passé

Rien d'étonnant qu'on n'ait pas souligné cet aspect au cours des siècles passés. En rechercher toutes les causes serait un travail très long et très complexe. Essayons seulement quelques rappels historiques.

Le grand apport, la grande conquête du christianisme en matière de rapports hommes-femmes a été indubitablement l'affirmation des droits entiers des femmes comme personnes. Cette conquête se manifeste à travers les pages des Évangiles, dans les Épîtres (malgré certaines prescriptions pauliniennes!) et, au long des siècles, dans tout le monde chrétien, pour déborder enfin dans les civilisations non-chrétiennes... Mais cette conquête fondamentale qui établit la femme comme personne devant Dieu et dans l'humanité n'a agi que très lentement sur les structures de la société humaine; la pensée chrétienne s'est élaborée à partir d'une société où la femme restait le plus souvent mineure. La culture chrétienne du moyen âge semble avoir réalisé un moment, surtout en France et, malgré la violence des mœurs chevaleresques, un équilibre sans précédent entre le "masculin" et le "féminin", une réussite extraordinaire de l'humain - du moins à un certain niveau de la culture. Mais ce moment privilégié était déjà loin lorsque, avec la Renaissance, l'homme occidental s'est ouvert à la fois à lui-même et à l'univers, lorsqu'il a commencé à scruter sa propre image - et c'est dans un monde masculinisé que s'est développée l'Église quelque peu "cléricalisée" de la contre-Réforme. Il a fallu attendre que des femmes - elles-mêmes quelque peu "masculinisées" - se mettent à revendiquer l'égalité absolue des sexes dans un monde désormais laïcisé pour que l'on se pose en milieu chrétien (sans toutefois la résoudre) la question de savoir si la hiérarchie familiale doit être la norme gouvernant les rapports entre hommes et femmes dans tous les secteurs de la vie.

La réaction aux revendications de type suffragette, lorsqu'elle n'était pas un antiféminisme vigoureux, a été, en général, en milieu catholique, le rappel salutaire de la diversité entre hommes et femmes et de leur complémentarité essentielle dans le plan de Dieu. Elle a inspiré cette psychologie de "la femme", du "féminin" - synonyme de toutes les qualités de douceur, de don de soi, d'intuition, du "maternel" enfin, en face d'un "masculin" pourvu surtout d'initiative, de puissance créatrice et de bonne logique..., une psychologie - base souvent d'une spiritualité - qui tend à oublier un peu trop parfois les hommes et les femmes concrets que nous sommes, plus ou moins "virils", plus ou moins "féminins", ayant besoin d'être "complémentés", du dehors ou au dedans, selon un dosage par-

tioulier à chacun et à chacune. Vouloir à tout prix définir toute femme en termes, par exemple, de "maternité" - physique, spirituelle, et même "sociale" - c'est risquer de ne rien comprendre à la réalité des êtres; donner encore à la femme un quasi monopole de la tendresse, du souci des autres, de l'amour nourricier..., c'est vider la paternité d'une bonne partie de sa substance humaine - et même divine. C'est substituer la symétrie d'une explication à la densité de l'humain concret. (Il y aurait, d'ailleurs, toute une étude à faire dans ce contexte sur les différences entre groupes humains. Les portraits trop caractérisés de "l'homme" et de "la femme" nous viennent le plus souvent de milieux ou de peuples où les hommes tendent, en effet, à être trop exclusivement virils ou les femmes trop efféminées. Ces questions prennent un tout autre aspect selon qu'on les étudie dans un contexte latin ou germanique... pour ne pas dire oriental ou africain.)

Le mythe de la religiosité féminine

Qu'est-ce que tout cela à à faire avec la situation des femmes dans l'Eglise? - Plus peut-être qu'en ne pourrait le croire. Lorsque l'on se plaint, par exemple - à bon droit souvent - que l'Eglise, c'est-à-dire la vie religieuse de telle région "se féminise" outre mesure, je me demande s'il ne faudrait pas en rechercher les causes moins dans une mainmise abusive des femmes sur la piété ecclésiastique (chose qui serait assez étrange dans une Eglise où les femmes n'ont même pas le droit de s'approcher de l'autel!) que dans l'éducation défectueuse donnée aux chrétiens, et surtout à des chrétiennes trop facilement assimilées à leur "féminité" telle que la conçoivent des éducateurs masculins! Que l'on pense à ce qui arriverait dans une famille si toute l'autorité était entre les mains d'un père très (peut-être trop) indulgent à l'égard de ses filles, mais peu convaincu de leur capacité de parvenir à une vertu tant soit peu "virile"! Et les femmes auraient tort de se glorifier de l'explication que l'on se plaint souvent à donner de cette prépondérance féminine: que "la femme" est, par nature, plus "religieuse" que l'homme - la religion elle-même, rapport de l'être humain avec Dieu, se trouvant ainsi identifiée avec certaines qualités, et même certaines faiblesses, considérées comme spécifiquement, sinon exclusivement "féminines"...

Il est donc permis de souhaiter une psychologie, une spiritualité et enfin une théologie qui n'aient pas l'air d'ignorer que l'homme est homme et femme, et que, si le sexe est un élément essentiel de la personnalité, le "masculin" et le "féminin" sont des composants de tout être humain; qui, sans tomber ni dans le pro-masculin ni dans le pro-féminin, essaient de saisir et d'exprimer la "texture" réelle de l'humain et d'en approfondir le mystère selon le plan de Dieu.

On-t-on évoquer dans ce contexte l'enseignement qui semble nous venir

de la manière dont le Verbe de Dieu a choisi de s'incarner? - Se faisant homme (masculin), Il a voulu prendre toute son humanité - humanité parfaite qui n'avait pas besoin d'autre "complément" - dans le sein d'une femme, communiquant à sa substance physique, mais certainement aussi à la réalité psychique, à tout l'être spirituel, de celle qui plus pleinement que toute autre femme était mère...

Forces à mobiliser

Sans attendre cependant que recherche scientifique et réflexion théologique aient pu nous aider à voir plus clair dans ces réalités entrevues, il serait, semble-t-il, urgent de procéder à ce que nous avons appelé un "aggiornamento" de la vie quotidienne de l'Eglise-communauté, et même de l'Eglise-institution.

Certes, dans la vie concrète, hommes et femmes collaborent déjà au sein de l'Eglise. Le prêtre, d'ailleurs, quoi qu'on semble parfois en penser, est né, non prêtre, mais laïc... S'il a de la chance, il aura, non seulement une mère aimée et vénérée, mais peut-être aussi une sœur pour lui faire mieux comprendre la vie de tous les jours, pour le mettre moins mal à l'aise avec celles qu'on appelait autrefois "les personnes du sexe", et même pour le taquiner un peu... Des religieuses - enseignantes, hospitalières, missionnaires - exercent une influence considérable (redoutable, dira-t-on peut-être!) sur une bonne partie du Corps Mystique. Leur "promotion" est, d'ailleurs, nettement, et heureusement, à l'ordre du jour - elle fait couler beaucoup d'encre, surtout depuis que le cardinal Suenens s'en est fait l'avocat! (Et pourtant, aucune Mère Générale n'a été appelée à faire partie des Commissions préparatoires au Concile oecuménique!). Le développement de l'apostolat des laïcs a vu l'émergence d'innombrables "militantes" et "dirigeantes" - les termes mêmes indiquent un peu trop leur intrusion dans un monde masculinisé! - et l'on trouve même (à titre d'exception, il est vrai) des mouvements mixtes où des femmes portent des responsabilités de premier plan.

Mais, avec tout cela, s'est-on vraiment posé la question des moyens les plus efficaces pour réaliser au sein de l'Eglise - d'une Eglise qui n'admet pas le sacerdoce féminin (exclusion que j'accepte volontiers mais provisoirement et par intuition féminine, en attendant que les compétences puissent m'en donner une explication capable de me satisfaire en bonne logique humaine!) - une collaboration correspondant aux possibilités qu'offre aujourd'hui la "promotion" du monde féminin?

Il ne s'agit pas seulement, ni en premier lieu, de décider pour ou contre le renouveau des diaconesses de l'Eglise primitive; ce n'est là qu'un aspect marginal du problème. Il s'agit avant tout de repenser systématiquement la vie de l'Eglise - sans rien changer évidemment à ses structures essen

tielles - en fonction d'une société, désormais en voie de réalisation, où hommes et femmes pourront, et devront, chercher ensemble, dans tous les secteurs, des solutions plus pleinement humaines (c'est le sens, je crois, du Département créé au sein du Conseil œcuménique des Eglises pour la coopération entre hommes et femmes dans l'Eglise, la famille et la société). Il s'agirait, au fond, de tirer les conclusions pour la vie de l'Eglise elle-même d'un des "signes des temps" soulignés par le Pape Jean XXIII dans l'encyclique "Pacem in terris".

Je ne résiste pas à relever à ce sujet le diagnostic fait avec beaucoup d'humour et de modération par une femme américaine, Katherine Burton, rédactrice de la page "Woman to Woman" du magazine The Sign (avril 1963). Se faisant l'écho de ses nombreuses correspondantes, elle décrit une certaine attitude "cléricale", et "masculine" en général, qui consiste tout simplement à ignorer pratiquement la possibilité d'un apport sérieux du côté féminin. Elle répond en particulier à une de ses correspondantes qui dénonçait une attitude "italienne" - attitude remontant à la Rome païenne, mais présente encore dans la Rome... curiale! Katherine Burton se dissocie de cette dénonciation trop véhémement, se contentant d'épiner que la pensée de l'existence du monde féminin n'effleure même pas les milieux cléricaux en cause. Mais, ajoute-t-elle, "je pense que le grand moment viendra lorsque, un jour, la Curie découvrira qu'il y a des femmes dans l'Eglise. Et j'ai l'impression que ce moment approche...". Tout en apportant à mon tour beaucoup de nuances à la généralisation implicite à l'égard d'une "Curie" monolithique qui n'existe guère - cible un peu trop facile et trop à la mode actuellement -, je ne puis que conclure: Ainsi soit-il!

Rosemary Goldie